

Marie Koudacheva, une des « dames du Kremlin » ?

A propos de deux livres de Vladimir Fédorovski

Gonzague Saint Bris – Vladimir Fédorovski,
Les égéries russes, Paris, JC Lattès, 2010

Vladimir Fédorovski,
Le Roman des espionnes, Monaco, Éditions du Rocher, 2014

Bernard Duchatelet

Laissons de côté les titres accrocheurs et les différentes « égéries » et autres « espionnes » dont parlent ces ouvrages. L'histoire est, pour les unes, bien connue et assez largement racontée ici de façon plutôt romanesque et assez décousue : Olga Picasso, Elsa Triolet, devenue la femme d'Aragon, Gala et Dali, et, pour quelques autres, plus rapidement évoquées : les relations de Lena avec Sartre, ou celles de Lydia avec Matisse, pour qui elle fut souvent son modèle. L'ensemble, d'ailleurs, est généralement de seconde main ; il ne s'agit pas de livres de référence.

Retenons cependant ce qui concerne Marie Koudacheva sur laquelle V. Fédorovski (à part d'étranges erreurs de noms et d'affabulations romanesques et de contradictions d'un livre à l'autre !) nous apporte tout de même quelques renseignements intéressants.

Dans le premier ouvrage le chapitre 7, titré « La haute école des égéries russes », l'auteur évoque Volochine¹ et nous présente surtout sa maison de Koktebel où « chaque année, de mai à septembre, le génial touche-à-tout recevait dans sa propriété de Crimée des jeunes filles venues de Saint-Pétersbourg et de Moscou, dont la splendeur physique n'était pas le seul argument dans ces séjours dédiés aux jeux de l'esprit. [...] Max Volochine avait l'élégance de considérer la beauté de ses invitées comme le simple ornement de ce qui pour lui était primordial, les degrés de leur intelligence et l'intensité de leur talent » (p. 89). Ainsi Koktebel était « une université libre des talents naissants, une pépinière de princes de la poésie et un parterre d'inspiratrices, au jardin des dé-

lices » (p. 92). Université qui attirait « celles qu'on appelle en Russie “Okololiteratoutnié Jenchiny”, ce qui pourrait se traduire littéralement par “les femmes près de la littérature”, voire “ces femmes qui partagent l'inspiration et la vie des hommes de lettres” » (p. 89). S'y retrouvèrent Marina Tsvetaieva, Ossip Mandelstam, Ilya Ehrenbourg, « Maria Duvivier [*sic*] poétesse franco-russe, future comtesse [*sic*] Koudacheva, future Mme Romain Rolland » (p. 93), Sofia Parnok... et combien d'autres. Dans le second livre Fédorovski évoque de nouveau Koktebel où Volochine en 1917, au moment de la Révolution, est venu se replier dans sa propriété, devenue « à la fois un havre de paix et un point de ralliement pour les écrivains en péril », dont « Maria (Cuvillier), future comtesse [*sic*] Koudacheva » (p. 119), qui, à l'époque, déjà mariée d'ailleurs, était princesse Koudacheff ! On le voit, les imprécisions ne manquent pas dans ces deux ouvrages.

Le chapitre 14 des *Égéries russes*, intitulé « Une petite princesse habillée en garçon », revient sur le cas de « Maria, née hors mariage, d'une mère française, Mme Cuvivier [*sic*], et d'un père russe ». Dans un tissu d'approximations et de raccourcis, l'on découvre quelques anecdotes totalement fantaisistes, comme l'arrivée de Marie à Paris pour rencontrer Rolland la première fois (p. 267-268), alors que c'est directement à Villeneuve qu'elle est venue en 1929 (ce que Fédorovski, d'ailleurs, précise dans son second ouvrage : « elle l'avait rencontré pour la première fois en Suisse », p.117) !

On y lit cependant certains faits à propos des-

¹ Max Volochine (1877-1932), poète, peintre, journaliste, créateur de la revue *Apollon*, traducteur de textes poétiques (Heredia, Verhaeren, Claudel, et surtout Henri de Régnier...), représentant du mouvement symboliste, grand voyageur, a connu la Belle Époque à Paris de 1901 à 1916 (voir *Maximilian Volochine. Poète et peintre russe dans le Paris de la Belle Époque*, catalogue de l'Exposition qui s'est tenue au Vieux-Colombier du 2 au 25 juin 2010, conçu et rédigé par Marie-Aude Albert).

quels on aimerait savoir sur quelles sources s'appuie l'auteur. Après la révolution Marie Koudacheva a-t-elle été envoyée comme émissaire par Volochine pour sauver Ossip Mandelstam que les Blancs avaient arrêté, le tenant pour bolchevik ? Fédorovski s'appuie-t-il sur le récit que lui en aurait fait Marie Rolland elle-même, lors de l'une de ces « interminables conversations » qu'il a eues avec elle dans les années 1970 ? Mais, reconnaît-il dans *Le roman des espionnes*, Marie Rolland, à l'époque, inclinait à « mélanger la réalité et la fiction » (p. 117) ! Alors que penser ?

Ce dernier livre pose cependant bien la question : Maria Koudacheva fut-elle une de ces « dames du Kremlin », comme les appelait la baronne Boudberg, qui fut la maîtresse de Gorki, puis celle d'Herbert George Wells² ? La réponse de Fédorovski est claire. « Nul doute qu'il y eut, chez cette jeune Russe, un authentique sentiment d'admiration, puis d'amour pour cet homme remarquable [Romain Rolland]. Cependant, les choses ne furent pas si simples, et l'ambiguïté, l'incertitude enveloppèrent toujours cette longue relation » (p. 122), concède-t-il. Et il ajoute : « Tout, dans le parcours intellectuel et politique de Romain Rolland, atteste de l'influence de la jeune femme dès qu'elle fut entrée dans son cercle d'intimes » (p. 123). Toutes ces remarques semblent tout à fait judicieuses.

De plus, Fédorovski insiste sur le rôle d'un autre homme et, ici, la remarque est d'importance, qui montre bien que le Kremlin veillait : « Mme Romain Rolland m'a dit elle-même qu'à l'époque elle avait eu des "contacts étroits" avec un personnage qui avait traversé sa route tortueuse, un énigmatique homme de l'ombre, redoutable manipulateur, qui joua un rôle primordial dans l'enrôlement des intellectuels et des artistes européens au profit de l'URSS et se consacra entièrement à la défense de la cause communiste en Occident : Willi Münzenberg, militant convaincu et impitoyable » (p. 123). Des « compagnons de route » du communisme, il fit ainsi, pour reprendre l'expression attribuée à Lénine, des « idiots utiles » ! Déjà, dans *Les égéries russes* Fédorovski avait été clair : « À Maria Koudacheva, au moment de l'obtention du visa, on mettra le marché en main. Elle peut partir mais seulement si elle s'engage à faire "mieux comprendre" à l'intellectuel vieillissant la noble réalité de la Russie révolutionnaire. Et afin d'être encore plus sûr qu'elle remplira sa mission, on lui annonce que son fils restera en Union soviétique » (p. 266).

Pour l'instant on ne peut encore, semble-t-il, répondre à la question précise : avait-elle été formée pour être une « espionne » auprès de Rolland ou est-ce son désir d'être une de ces « Okololiteratournié

Jenchiny » qui fut, dès lors, utilisée par le Kremlin ? À partir de quand et jusqu'à quel point travailla-t-elle avec et pour le pouvoir stalinien ? Dans l'état actuel des choses il est difficile de trancher, faute de documents précis et probants. Les archives russes en livreront peut-être un jour. Pour l'instant nous avons deux versions.

Dans *La fin de l'innocence* (Grasset, 1995), se fondant sur ce que lui avait dit Babette Gross, la femme de Münzenberg, Stephen Koch est catégorique : « Maria Pavlova Koudacheva était un agent directement placé sous l'autorité des services secrets soviétiques. [...] En tout état de cause, après avoir été autorisée à quitter le pays, Koudacheva se mit en quête du romancier en Suisse pour entamer sur place ce qui fut l'œuvre de toute sa vie en s'immisçant dans tous les recoins de son existence afin de le manipuler pour le compte de l'apparat. » (p. 37). Dans une note il précise bien : « Au cours de ses conversations, Babette Gross m'a déclaré sans laisser le moindre doute que Koudatchova appartenait à l'appareil et qu'elle était spécifiquement chargée de diriger la vie de Rolland. » (p. 391, n. 35.) C'était bien aussi l'opinion de Guilbeaux, mais celui-ci, note d'ailleurs Koch, « est un personnage douteux ». Koch a été aussi fort discuté. Il prétend s'appuyer sur des archives russes, mais n'en publie aucune sur le sujet. Quant au témoignage de Babette Gross, il est aussi sujet à caution.

Pour Georges Duhamel, il n'y a aucun doute non plus. *Le livre de l'amertume* présente Marie Koudacheva comme une femme envoyée en mission pour mieux lier Rolland à la cause soviétique.

Pour d'autres, sans nier l'importance du rôle joué par Maria Koudacheva comme agent de transmission entre l'écrivain et les autorités soviétiques, son statut est fort différent. Non pas « espionne » au sens strict du terme, formée pour s'installer dans l'intimité de Rolland afin de recueillir des renseignements précieux, mais « agent d'influence » utilisé pour qu'il serve mieux et de façon plus affirmée le communisme. Autrement dit une de ces « dames du Kremlin », mais au parcours plutôt compliqué.

Pour y voir plus clair il faut prendre en compte sa vie et ses activités avant qu'elle ne s'installe à Villeneuve. Vient-elle en service commandé ou fut-elle réellement amoureuse de Rolland qui s'est laissé prendre par cet amour pour lui tardif ? Si l'on suit les péripéties de sa vie jusqu'en 1920, que résume rapidement Bernard Duhamel dans une « note sur Marie Pavlovna »³ et que je détaille dans mon édition de la correspondance échangée entre Rolland et Duhamel⁴, si l'on tient compte, par ailleurs, des précieuses indications que fournit Gennady Obatnin dans son article⁵ et de plusieurs textes du Journal de

2. Nina Berberova, *Histoire de la baronne Boudberg*, Paris, Actes Sud, 1988, p. 260.

3. Georges Duhamel, *Le livre de l'amertume*, Paris, Mercure de France, 1983, p. 415-417.

4. Romain Rolland et Georges Duhamel, *Correspondance (1912-1942)*, Paris, Classiques Garnier, 2014, p. 147-151.

5. Gennady Obatnin, « Maria Koudacheva et Romain Rolland : les origines d'une rencontre », *Cahiers de Brèves. Études Romain Rolland*, n° 34 (décembre 2014), p. 18-22.

Rolland, force est de reconnaître qu'il n'est, en tout cas, pas possible de réduire la personnalité de Marie à ce seul aspect.

Maïa Cuvillier – ainsi la nomme-t-on alors semble-t-il – n'a guère connu une enfance et une adolescence faciles. Née hors mariage en 1895, d'un père russe et d'une femme française, ballottée quelque peu par les circonstances, elle finit diplômée à Moscou en 1913. Jeune fille, elle mène cependant une vie insouciant, aimant la littérature, la poésie ; elle est éblouie par *Tête d'or* de Claudel, prêté par un familier de sa mère à Saint-Petersbourg⁶. Peut-être a-t-elle aussi lu les traductions faites par Volochine d'une des *Grandes Odes*, « Les Muses », et aussi *Le Repos du Septième jour* du même Claudel, publiées dans la revue *Apollon*. Maïa aime aussi le divertissement et l'amour. En relation avec de nombreux poètes, avec lesquels elle a des liaisons passionnées, elle sera bien jugée par l'un d'entre eux, Volochine, dont elle fut amoureuse : « Tu es trop sentimentale... Tu tomberas amoureuse trop souvent, et puis, chaque fois, tu veux te suicider⁷. »

Elle évolue dans le milieu des poètes symbolistes, et après de nombreuses « flambées de passion » pour l'un ou l'autre d'entre eux, que détaille Gennady Obatnin dans son ouvrage à paraître, sur « les années de Marie Koudacheva avant son installation en France », elle est amoureuse de Venceslas Ivanov (« j'avais 18 ans et lui 47 », écrira-t-elle à un ami⁸). Marié, père de quatre enfants, il refuse toute liaison et n'accepte que de la guider dans son travail poétique. Ce fut une grande amitié. Considéré comme le chef de file du courant symboliste, Ivanov connaît bien la littérature française (il a passé les années 1891-1892 à Paris) ; pour lui le poète, héraut de la vérité, essaie d'atteindre celle-ci et de la communiquer par le symbole et le mythe ; il traduit ainsi sa vision de la vie et ses problèmes spirituels. À sa manière, il est aussi mystique, comme l'a montré Gennady Obatnin dans sa thèse portant sur les motifs occultes dans l'œuvre de ce poète russe⁹. Grâce au symbole ce dernier cherche ce qui se cache derrière le voile de la réalité sensible. On peut penser que Marie s'est tournée vers lui parce qu'elle trouvait dans son œuvre un aliment à une recherche alors tâtonnante. Il fut pour elle un guide tant dans le domaine de la poésie que dans celui des idées.

Tout en étant amie d'Ivanov, Marie devait, en 1914, se marier avec l'architecte Victor Vesnine ; mais bien que le mariage fût imminent, tout fut *in extremis* rompu à cause de l'opposition de la famille. Finalement, il faut attendre 1916 pour la voir mariée avec le prince Serge Koudachev. Devenue princesse

Koudachev, en mars 1917 elle est mère d'un garçon qui porte le prénom de son père. Vient alors la révolution d'octobre. Volochine quitte Moscou et se réfugie en Crimée dans sa résidence de Koktebel, où bientôt se retrouvent les habitués des années précédentes. En 1919, tandis que son mari combat dans l'Armée blanche, Marie vient rejoindre le groupe. Mais son mari meurt en 1920, victime du typhus, et la Crimée est prise définitivement par les Rouges à la mi-novembre de la même année. Alors que faire ? S'exiler, comme son amie de classe Georgette Bohm, qu'elle retrouvera plus tard à Paris en 1930, ou rester ? Après tout, cette révolution de Lénine n'est-elle pas un bienfait pour le pays ? N'est-elle pas une belle utopie, un messianisme ?

Marie décide de revenir à Moscou, y cherche du travail, est à partir de 1922 une des secrétaires (et la maîtresse) de Piotr Kogan, spécialiste des littératures européennes et directeur de l'Académie des Sciences de l'Art de Moscou. Elle s'adapte au nouveau régime mis en place et reprend ses habitudes au « Cercle des poètes ». Elle a même à l'idée de publier certains de ses vers en France. C'est le sens de sa première lettre à Rolland dont elle connaît et aime *Jean-Christophe* et qui lui répond par « une lettre incroyablement gentille¹⁰ », mais sans pouvoir rien faire pour elle. Leur correspondance à l'époque restera sans beaucoup de suite,

C'est alors qu'elle se tourne vers Duhamel, dont elle aimait les *Salavin*. L'occasion lui en est fournie, en 1925 quand elle vint à Paris au moment de la préparation de l'Exposition internationale des Arts décoratifs et industriels, accompagnant Kogan responsable du pavillon russe. C'est, d'ailleurs, grâce à Duhamel qu'elle publia aux éditions Le Divan en 1926 son recueil de poèmes *Jusqu'à l'aube*. Elle le rencontre à Valmondois, le fait inviter à donner des conférences à Moscou. Duhamel s'y rendra en mars-avril 1927, avec Luc Durtain et tous deux auront pour guide Marie Koudacheva, la « Maïa » du *Voyage à Moscou* de Duhamel, la « Maïpa » de Durtain dans *L'autre Europe : Moscou et sa foi*. C'est alors que Marie tombe follement amoureuse de Duhamel, qui, s'étant pris d'affection pour elle, ne voulut pas de son amour envahissant et décida, pour reprendre les termes mêmes de Marie dans une de ses lettres, de « liquider honorablement » cette affection¹¹.

Mais laissons ces données biographiques pour tenter de comprendre cette volonté obstinée de Marie de trouver, comme elle l'avait fait avec Ivanov, un homme plus âgé qu'elle, un écrivain qui cherche à comprendre le sens de la vie, et qui lui soit un soutien

6. Voir Gérard Antoine, *Paul Claudel ou l'enfer du génie*, nouvelle édition augmentée, Paris, Robert Laffont, 2004, p. 391.

7. *Les égéries russes*, op. cit., p. 263.

8. Obatnin, loc. cit., p. 19.

9. Obatnin, *Ivanov-mistik: Okkul'tnye motivy v poezii i proze Viacheslava Ivanova*, Moscou, Novoe literaturnoe obozrenie, 2000.

10. Voir le texte de cette première lettre de Rolland à Marie Koudacheva dans les *Cahiers de Brèves. Études Romain Rolland*, n° 34 (décembre 2014), p. 23.

11. *Correspondance (1912-1942)*, op. cit., p. 228.

et un tuteur.

Elle s'est ralliée au régime communiste. Mais, au fur et à mesure de l'évolution intérieure de la Russie soviétique et de sa bolchevisation que devient la belle utopie, face au développement de la terreur rouge et à la puissance de la Tcheka qui, en juillet 1920, empêche Ivanov de quitter l'URSS, désireux de fonder en Italie un Institut de l'art russe ? Marie se sent mal à l'aise dans cette atmosphère étouffante. Elle reste résolument communiste, mais la cruauté de la révolution, qui aboutira à Staline en 1924, la révolte : comment croire à la Russie soviétique dans de pareilles conditions ? Elle n'arrive pas à résoudre le dilemme. Emballée par les communistes et les bolcheviques, elle sent aussi une aspiration vers autre chose : Dieu, la religion ? Croyant en l'idéalisme de Salavin et à celui de son créateur, Duhamel, elle a cherché, en vain, le soutien de celui-ci. Délaissée par lui, elle revient alors vers Rolland.

En mars 1928 elle lui écrit une longue lettre pour lui crier sa « détresse ». Rolland en cite une partie dans son Journal, la jugeant ainsi : « On la sent, à la fois, possédée de sa foi révolutionnaire et tourmentée des problèmes moraux qu'elle tranche tragiquement¹². » Depuis la première lettre de 1922 et les poèmes qu'elle lui avait alors envoyés, Rolland avait senti en elle une âme passionnée. Et maintenant il s'interroge ; dans sa réponse en avril 1928, texte capital qu'il recopie dans son Journal, on lit : « vous vous faites plus "communiste" que vous n'êtes au fond... Oui, je sais bien que vous l'êtes, de toutes vos forces, de tout votre cœur. Mais tout au fond, tout au fond¹³ ? » Or c'est à cette âme profonde que Rolland veut s'adresser, au-delà des agitations extérieures, des éléments de trouble et de désordre. Il veut lui donner la paix intérieure. Au fil du temps la correspondance change de ton, devient de plus en plus intime. En décembre Rolland tutoie sa jeune correspondante, devenue sa « Maya chérie ». Il l'invite, en 1929, à venir le rencontrer.

Pour Rolland, ce fut « l'été de Maya¹⁴ », trois semaines de passion et de bonheur. Marie lui raconte sa vie passée, sa vie présente, la Russie ancienne, la Russie nouvelle et le tourbillon auquel elle est mêlée. Ci-devant princesse, pour survivre et protéger sa mère et son enfant, elle a dû se battre. Gageons que durant cette période Rolland a compris quelle âme de feu couvait en la jeune femme et que, comme Annette dont il raconte l'histoire dans son roman en cours, *L'Âme enchantée*, derrière l'âme de surface il sait qu'il en est une autre. Comme « tout au fond » Romain et Marie se ressemblent ! Ils sont pris dans

le tourbillon de l'Histoire qu'ils acceptent tous deux. Mais « tout au fond » ? L'un et l'autre sont « spiritalistes » ; ils savent que derrière les apparences il est une autre réalité.

Marie revient pour un nouveau séjour en Suisse en 1930. Mais elle doit retourner en URSS. On ne la laisse partir définitivement qu'en 1931, alors que Rolland a suffisamment donné de gages pour la défense de l'URSS : il a dit « Adieu au passé¹⁵ ». Moscou a compris que la passion amoureuse était forte et que Marie pouvait servir la cause. Et elle le fera avec constance et ne ménagera pas sa peine. Elle n'est pas envoyée en « espionne » ; sinon pourquoi aurait-on fait à Moscou tant de difficultés pour la laisser partir en 1929, malgré l'avis favorable de Lounatcharski et de Kogan, et aurait-il fallu que ce fût grâce à Gorki qu'elle obtint son passeport de sortie ? Pourquoi dut-elle rentrer en 1930 ?

En fait, il semble bien que, dès qu'il fut clair que sa passion pour Rolland était partagée, Moscou la laissa partir définitivement, mais seule, laissant derrière elle sa famille en « otage ». Dès lors elle est utilisée par le régime en place pour servir d'intermédiaire et mieux encadrer l'action de Rolland dans son engagement plus ferme. Elle est « agent » d'influence, Durant des années elle jouera bien son rôle, obligeant souvent Rolland à se défendre parfois contre ce qui lui sera demandé et d'essayer de garder sa liberté.

Marie, âme ardente, possède une forte personnalité. À Koktebel Volochine n'accueillait pas n'importe qui ! Essayons de voir le sens et la continuité du parcours de celle qui deviendra la jeune femme. Il ne se réduit pas à son action extérieure en faveur de la Russie soviétique. Rolland avait bien pressenti quelle passion secrète la menait ! Il lui posait la question en 1928 : « Mais tout au fond, tout au fond ? »

Ivanov est un « grand poète, grand humaniste¹⁶ », déclarera Rolland en 1931 (Marie lui en a certainement parlé !) Et plus tard Rolland évoquera « ce vieux ami de Macha¹⁷ ». La relation de Marie avec lui dépose les premiers germes d'une réflexion qui se développera durant de longues années. Dans une lettre à Ivanov du 1^{er} janvier 1947 Marie reprenant contact avec lui, longtemps après, rappelle d'abord « ce que vous avez été pour moi dans ma jeunesse », puis raconte comment elle vint auprès de Rolland, précisant qu'elle a continué à écrire ; elle promet d'envoyer à Ivanov certains de ses poèmes, ajoutant : « Ce sera en somme le meilleur moyen de renouer le contact intérieur et de nous retrouver sur le plan où nous nous connaissions¹⁸. » « Contact intérieur »,

12. *Ibid.*, p. 200.

13. *Ibid.*, p. 202, n. 1.

14. Voir « L'été de Maya, Suisse, août-septembre 1929 » : Romain Rolland. *Quelques portraits. Pages inédites du Journal*, Bibliothèque nationale de France, 2005, p. 35-37.

15. Voir Bernard Duchatelet, *Romain Rolland tel qu'en lui-même*, Paris, Albin Michel, 2002, p. 286-288, 299-300.

16. *L'Indépendance de l'esprit*, « Cahiers Romain Rolland » n° 23, Paris, Albin Michel, 1975, p. 171.

17. Romain Rolland, *Journal de Vézelay*, Paris, Bartillat, 2012, p. 536.

18. L'original de la lettre se trouve aux Archives romaines de Wenceslas Ivanov ; copie dactylographiée au Fonds Romain Rolland (BnF).

« sur le plan où nous connaissons », que faut-il mettre derrière ces expressions ?

Quand elle est amoureuse d'Ivanov en 1914 Marie ne serait-elle pas déjà en recherche d'un secours ? Gennady Obatnin donne une réponse : « Indiscutablement Ivanov a occupé une place centrale dans sa vie spirituelle et intellectuelle¹⁹. » Dans cette lettre de 1947 elle rappelle, d'ailleurs, l'importance de cette rencontre et le sens qu'elle lui donne. Rappelons qu'Ivanov réussit à obtenir, en 1924, l'autorisation de partir en mission scientifique en Italie : il ne reviendra plus jamais en Russie, vivant jusqu'à sa mort en 1949 en Italie, où il enseignait les langues et littératures étrangères à l'Université de Pavie. En 1926, il se convertit, à Rome, au catholicisme.

Vient Duhamel par l'intermédiaire de Salavin. Puis Marie se tourne vers Rolland, toujours à la recherche du soutien qu'elle souhaite. Rolland comprend ce après quoi crie la détresse de Marie. Ce ne fut pas sans difficultés, et avec le temps, que, prise par l'Histoire présente et ses nécessités d'action, elle chemina auprès de Rolland pour tenter d'atteindre, à son contact, la sérénité qui lui permettait de dépasser l'illusion de l'action et de donner un sens véritable à sa vie.

Un tournant dans son évolution se situe en 1938 : « alors qu'elle traverse une crise de découragement », un prêtre ami, Romano Guardini, lui prête les *Cinq Grandes Odes* de Claudel ; la lecture l'enthousiasme²⁰. C'est une nouvelle « flambée de passion ». Mêlant une fois encore Éros et Agapé, elle s'éprend de l'auteur du livre. Ce fut une passion dévorante qui la mène à la conversion. En quête de Dieu, devenue catholique, elle lit avec avidité des écrits mystiques. *Le Journal de Vézelay* se fait l'écho de ces lectures : Rolland note en décembre 1939 : « ma chère Macha se sent attirée vers les grands livres religieux du catholicisme. – Il est vrai que ce sont les grands oiseaux aux vastes ailes du mysticisme : (Ruysbroek, qui l'émeut jusqu'aux larmes, etc.), – frères aînés des grands poètes qui lui sont chers, – en dehors et en dépit même de leurs idées²¹. »

La crise dura plusieurs années. Rolland évoque le 12 février 1940 le « retour de Macha de Paris, blême, usée, brûlée par la crise intérieure qu'elle traverse²² » et, un peu plus tard, en avril, il évoque « ses tempêtes du cœur toujours inquiet, irrassasié, de ses flux et reflux religieux, de ses combats de Jacob avec l'ange²³ ». Il peut cependant noter en octobre 1941 que « Macha est toute sereine et détendue. Ce chan-

gement [...] est dû à son évolution religieuse. Elle lit avec passion saint Augustin²⁴. » Plus tard, en novembre 1942, Rolland note : « Quand elle a le temps –, ou qu'elle est prise d'une crise de lecture – elle s'entoure, sur son lit, d'un tas de livres saints, trois ou quatre Bibles, une vie de sainte Catherine de Sienne, et maître Eckhart, son favori (avec saint Paul), qu'elle lit, d'un esprit libre, en faisant dans les livres des barres et des gros traits au crayon²⁵. »

Finalement, elle a suivi le même chemin qu'Ivanov, qui, en 1926, s'est converti au catholicisme. Et toute sa vie, dès lors, est une quête continue de Dieu. Dans l'homélie prononcée lors de ses obsèques le Père de Paillerets rappela cet effort incessant : « Elle continuait de chercher et de se battre avec Dieu²⁶. » Et dans ses poèmes, qu'elle réservait confidentiellement à quelques intimes, elle exprimait cet élan mystique qui la menait :

Est-ce enfin l'au-delà de ce monde fugace
Où est-ce l'en-dedans ?
Ton visage s'éteint ; mais transparait ta face
Tel un Buisson ardent²⁷.

Quand on suit cet itinéraire l'on découvre la richesse de la personnalité de Marie Romain Rolland. Impossible donc de la réduire à n'être qu'une des « dames du Kremlin ». Elle le fut, certes, mais, en observant de plus près son « périple », l'on ne peut que constater que « tout au fond, tout au fond » se révèle un être dévoré d'une passion insatiable, toujours à la recherche d'un absolu. « Cœur toujours inquiet, irrassasié », note Rolland, qui évoque avec délicatesse les « flux et reflux religieux » de sa « chère Macha ». Peut-être au temps de sa jeunesse rimait-elle avec Volochine et son entourage, mais plus tard, dans la discrétion, elle écrira de courts poèmes mystiques, dans lesquels s'expriment ses grandes qualités personnelles.

Comment, pour terminer, ne pas rappeler le proverbe portugais : « Deus escreve certo por linhas tortas », que reprit Claudel : « Dieu écrit droit avec des lignes courbes » ? Ne s'applique-t-il pas à merveille à Marie Romain Rolland ?

avril 2015

Bernard Duchatelet est professeur émérite de l'université de Brest. Il est l'auteur de «*Romain Rolland tel qu'en lui-même*», Ed. Albin Michel, 2002. Il est président d'honneur de l'Association Romain Rolland

19. Obatnin, *loc. cit.*, p. 20.

20. Voir Paul Claudel ou l'enfer du génie, *op. cit.*, p. 391.

21. *Journal de Vézelay*, *op. cit.*, p. 295.

22. *Ibid.*, p. 319.

23. *Ibid.*, p. 395.

24. *Ibid.*, p. 669.

25. *Ibid.*, p. 862.

26. Le texte a été publié dans le *Bulletin de l'Association des Amis du Fonds Romain Rolland*, n° 147-150 (années 1984-1985), p. 6-8. Citation p. 8.

27. *Ibid.*, p. 9.